

ETC



Gérard Traquandi : La couleur de la mémoire

Gérard Traquandi, Galerie Laurent Godin, Paris. 5 novembre - 3 décembre 2005

Ludovic Fouquet

Number 74, June–July–August 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34933ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fouquet, L. (2006). Review of [Gérard Traquandi : La couleur de la mémoire / Gérard Traquandi, Galerie Laurent Godin, Paris. 5 novembre - 3 décembre 2005]. *ETC*, (74), 72–73.

Paris

GÉRARD TRAQUANDI : LA COULEUR DE LA MÉMOIRE

Gérard Traquandi, Galerie Laurent Godin, Paris, 5 novembre – 3 décembre 2005

Sept toiles, deux plus cinq, un couloir et une pièce aveugle, sept tableaux et autant d'éblouissements, autant de plongées dans la couleur, d'expériences de la peinture nous saisissant et confirmant la pertinence du chemin emprunté depuis des années par Gérard Traquandi, artiste questionnant la représentation et se tenant « en tension entre deux réalités, celle du tableau et celle d'une réalité extérieure »¹. S'il cherche à « se situer à égale distance de deux préjugés »², il s'appuie sur un travail de mémoire, mémoire d'un sujet, mémoire d'une émotion (de retour d'une marche en montagne ou dans un paysage méditerranéen), mémoire qui le met à distance de la figure tout en le liant indubitablement à elle. Le sujet, la mémoire, la surface de la toile, le geste du peintre, le tout comme une réponse personnelle à la nécessité de la peinture aujourd'hui; une peinture dans le souvenir d'autres peintures.

D'abord, un mouvement de retrait, comme une déception : un grand tableau gris tacheté, barré de deux trames formant grille (l'une noire, l'autre violette) à la manière d'un Hartung. Une trame déjà vue et qui ne nous laisse, au premier regard, pas d'entrée. Plus tard, après avoir vu les autres toiles, on découvrira des volutes, des arrondis, des dégradés souples, là où l'on ne voyait qu'une trame stricte sur un fond gris.

Puis, entrer plus avant dans la galerie et se laisser ravir, se laisser gagner immédiatement par une sensation aussi désuète que rare : l'éblouissement. Un premier tableau, puis cinq autres tableaux dans une même pièce blanche, cinq surfaces monochromes (orange, vert, rose, bleu, aubergine sombre, chacun dans une tonalité unique, violente, presque kitsch), qui surprennent tout d'abord par leur allure décorative, élégante et incongrue (cet orange presque fluo, ce bleu éteint). Des tonalités finalement culottées, trop crues, parfois salies, mais toujours uniques, jamais monochromes, mais modulées de variations quasi atmosphériques, comme un poudroisement, comme si l'on avait poncé la matière pour n'en conserver que la couleur, une nuance sèche alors qu'elle fut limon coloré (du pigment déposé sur un fond d'essence qui va vite sécher). Sans être dans un cyclorama, c'est bien à une immersion dans l'image que l'on est invité, les toiles mesurent 275 centimètres sur 200, sauf une qui fait 400 centimètres de large, une immersion qui est avant tout confrontation; base ou définition de toute peinture pour Traquandi, « le rapport immédiat qu'entretient un corps avec un espace frontal »³.

Il y a là cinq surfaces intenses, traversées d'ondulations, étranges volutes tracées au pinceau. Signes purs



et en même temps souvenirs de pans de réel, qu'on ne saisit jamais vraiment, mais que l'on pressent. Ce n'est pas une figure que l'on voit, mais elle n'est jamais totalement absente : végétale, minérale, souvenir d'algues, de branches ou de montagnes, quelque chose du réel persiste, mais ne s'impose pas. Ce qui s'impose, par contre, est la force, chromatique, de l'émotion qui nous saisit, à suivre l'étalement d'une coulée traversant l'entièreté de la surface de la toile, en réalisant de nombreux méandres. Ce sont de purs déliés, des lignes dansantes, dont on scrute les milles métamorphoses : matière épaisse devenue liquide, jus se mêlant aux teintes du fond, boue retrouvant à l'occasion d'un détour, d'un pli du pinceau, un éclat de couleur. Sur la toile sous titrée *Télémarque* – oui, pourquoi pas ne pas retrouver, dans ces méandres, l'élégance des virages propres à cette pratique, dans laquelle le genou plié vient quasiment toucher le ski –, la ligne passe d'un gris anthracite très sombre à des gris divers, jusqu'à une teinte quasiment invisible sur le fond vert de la toile. Il se dégage une rare émotion de cette variation chromatique, de ces jeux de dégoulinures, de ces détours, ces arrêts, ces repentirs, comme la bordure d'une flamme, une ondulation d'incandescence.

Il y a la fleur, l'eau, l'arbre, l'algue, la calligraphie, le nymphéa, la danse, la traversée. Danse et physi-

calité de celui qui a tracé, et le corps absent ressurgit dans toute son évidence. Traversée du tableau, parcours en volutes et méandres d'une ligne de couleur éblouissante devenue terne, ressurgissant, syncopée de rythmes et d'énergies diverses. Il y a bien là quelque chose de l'*action painting*, mais suivant une manière qui englobe autant Monet que Pollock.

Par leur simple jeu de déliés, de replis, ces lignes créent une profondeur et dessinent un espace. La toile est plus grande que nous et nous fait face; il n'y a qu'un pas à faire pour entrer et se laisser prendre au piège de ce maillage. Et c'est bien tout l'enjeu d'une telle pratique que l'immersion dans l'image, mais Traquandi ne fait pas que proposer des surfaces monochromes qui deviendraient de purs espaces d'immersion (à la manière de Klein, Rothko, Turrell, réactivant les rêveries d'immersion de nombreux artistes), il trace des lignes qui sont autant de mailles d'un filet dans lequel le spectateur va échouer. Un filet symbolique avec ce rapport au réel qui fugacement surgit, mais aussi un filet plus littéral, avec ces lignes tracées au pinceau, qui à bien des égards rappellent le maillage d'un filet, végétal, et contribuent à la notion d'espace, créant des strates, et contribuant à l'ambiguïté surface/profondeur qui est la marque de nombreux traitements monochromes, avec la puissance émotionnelle de l'expérience du seuil. Face aux toiles de Traquandi, le spectateur ne reste pas sur le seuil, il scrute la surface, jauge la dimension de la toile, éprouve une première immersion puis, décidé à faire un sort à cette surface, à statuer, il avance résolument, traverse les lignes, en même temps que l'image s'ouvre, que l'espace s'affranchit de ses limites, que la surface bascule en profondeur et que les lignes deviennent filet. Il s'y empêtre et docilement se laisser flotter, dériver dans cette étreinte souple, cette tension entre fond et forme qui devient espace. Certaines lignes sortent du tableau, mais le spectateur reste dans cette flottaison étrange, béat d'apesanteur, baignant à son tour dans ces lignes liquides, ondulantes dans l'azur ardoise de telle toile ou dans le fond tout orangé d'une toile émaillée de quelques lignes, évoquant les contours d'un animal préhistorique ou des arbres, donc possiblement une représentation pariétale, et l'on sait que la grotte préhistorique peut être considérée comme l'un des premiers espaces figuratifs immersifs !

« Mais quand je parle de sensations, je ne pense pas seulement à des sensations optiques ou des réminiscences, ce sont tout aussi bien des sensations primaires : comment on sent le sol sous ses pieds quand on monte et quand on descend, comment on glisse, comment on s'enfoncé, pour moi c'est très important, s'il n'y avait pas ça, peut-être est-ce que je ne peindrais pas ». Traquandi exprime parfaitement ce

qui nous réjouit face à son travail : ressentir ces sensations primaires de sol, d'envol, de glissade, de perte de repère, goûter à la joie d'un élan ou d'une trace en train de s'inscrire, avec toutes sortes de modulations. C'est l'histoire d'un envol, le souvenir d'un rapt autant que le souvenir d'une chose vue, d'un paysage traversé, mais encore aussi l'histoire d'un geste, en même temps que la création d'une profondeur. Et le spectateur éprouve cet envol en même temps que cette immersion. Il s'agit bien d'une émotion spatiale, d'une expérience spatiale, convoquant autant la confrontation fond/surface que celle entre le visiteur et la toile, voire entre la toile et la toile (ces dernières se faisant face dans l'espace de la galerie). La surface, la confrontation et la profondeur.

La puissance de ces toiles est due aussi à leur économie radicale, au regard de l'évolution de Traquandi, qui a peint des natures mortes, des fleurs démesurées, des paysages minéraux, autant de toiles très « pleines » qui s'évident de plus en plus tout en s'éloignant plus radicalement de la figure, sans jamais la délaisser, mais en se tenant dans cette tension ultime, ce seuil de la figurabilité. Dans l'épure qu'il propose, c'est, tout à la fois, la mémoire d'un paysage, de sa lumière, de sa traversée comme de celle de la toile, la toile comme paysage. La mémoire d'un mouvement, le sien ou celui des éléments, auxquels se confronte l'artiste avant d'entrer dans son atelier et de se souvenir; et de s'envoler, car Traquandi travaille avec la toile au sol, laissant son bras se déplacer avec liberté, tout en conservant tout de même une idée de haut et de bas alors qu'il trace ces lignes. Cette traversée est aussi celle de nombreux codes picturaux, d'images emmagasinées, proposant une confrontation à la fois ancestrale et essentielle, la confrontation à l'image, le plaisir du geste, la relation à la surface comme espace, comme surface d'un espace perméable ou pénétrable. Un corps face à une image, et ce corps est autant celui, absent, de l'artiste qui a tracé que celui du visiteur qui, un instant, se tient face à la trace, au seuil d'un souvenir offert dans lequel, lui aussi, trouve tant de réminiscences. Une physicalité du geste mais, surtout, une physicalité agissant avec retard, avec écho, résultat d'une image qui suppose non seulement un corps traçant mais le replace inexorablement face à elle, sans cesse agissant dans son absence.

LUDOVIC FOUQUET

NOTES

¹ Propos de Gérard Traquandi dans le catalogue *Traquandi*, éd. Actes Sud, Arles/Le Rectangle, Lyon, 2002.

² *Idem*.

³ Propos de Traquandi, in *Traquandi*, éd. Actes Sud, Arles/Le Rectangle, op. cit.